

L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

FONDE EN 1893 DANS L'INTERET
DES ACADIENS DE L'ILE ST-JEAN
HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT: UN AN \$1.00
SIX MOIS 50C
F. J. BUOTE, DIRECTEUR, TIGNISH

Vol. 2. No 49.

Tignish, Ile du Prince Edouard, Mardi le 13 Oct. 1914.

22ieme Annee.

Organe, dans la langue française, du Parti Liberal des Provinces Maritimes.

GENERAUX CATHOLIQUES ET FRANÇAIS

LE GENERAL PAU

Le général Gérard Pau, qui commande nos troupes en Haute-Alsace, est également une de nos plus belles figures militaires, et son passé est, pour nous, un sûr garant de ses prochains exploits.

Il venait de sortir de Saint-Cyr le soixantième, et d'être affecté, comme sous-lieutenant, au 78^e régiment d'infanterie, quand éclatèrent les hostilités de 1870.

Durant cette terrible guerre, Gérard Pau se conduisit en brave.

Mais il avait laissé au pays une soeur, qu'il chérissait, Marie Edmée, et qui se mourait d'inquiétude, manquant de nouvelles de ce frère non moins tendrement aimé.

Après des journées d'angoisse elle apprit, par un soldat de son régiment, que Gérard avait été blessé et fait prisonnier aux environs de Reichshoffen. En effet, à Froeschwiller, au fort du combat, des éclats de mitraille l'avaient atteint à la cuisse et au bras : on avait même dû lui amputer le poignet.

Marie Edmée partit à sa recherche. Elle le trouva. Elle sollicita Bismark de lui enlever cette proie. On mettait comme condition que le blessé n'aurait plus qu'un bras ; il refusa de faire une pareille promesse. On s'estima satisfait par la blessure et Gérard fut emmené par sa soeur.

Elle le soigna. Il approcha de la guérison. Puis, avant même que fut fermée sa plaie, il annonça qu'il repartirait, le surlendemain, pour rejoindre son régiment. Il partit, et, cette fois, c'est avec la main gauche qu'il tira l'épée.

La main gauche servit aussi glorieusement que la droite.

Pendant qu'elle frappait à tout bras, cette main gauche, les nouvelles du mutilé manquaient de nouveau dans sa famille. La soeur partit à la recherche du frère. Au bout d'un long et douloureux pèlerinage, elle retrouva Gérard, sain et sauf : l'officier était parvenu à traverser en compagnie de quelques braves, les lignes prussiennes, pour ne pas se rendre, même aux Suisses, nos amis.

Marie Edmée s'était conduite en digne aidée d'un tel frère. En soignant les blessés dans les hôpitaux, elle avait contracté le germe d'une maladie qui la terrassa, au mois de mai 1871. On conduisit son cercueil à l'église, tandis que les Prussiens évacuaient Nancy.

Gérard Pau continua alors sa brillante carrière.

Chef de bataillon en 1881, il était colonel en 1893, brigadier quatre ans après et divisionnaire en 1903.

Robuste comme un chêne, que n'atteignent pas les années, le front haut et volontiers, la tête au vent, tout à la fois bon enfant et énergique, gai et sérieux, simple, sans souci de la tyrannie de la mode, ce pendant imposant, quand le veulent ses hautes fonctions, tels sont les traits saillants de celui qui aurait pu être aussi généralissime, mais qui sera, néanmoins partout où on emploiera son expérience et son activité, un de nos plus glorieux chefs.

De plus, ce qui ne nuit pas du tout à son prestige militaire et qui n'est pas de nature, non plus, à nuire à sa popularité chez nous, c'est que le général Pau est un catholique fervent, un de ceux qui font la communion quotidienne et dont le coeur est à Dieu autant qu'à la France.

Le général Pau est un de ces catholiques convaincus qui n'ont pas craint de briser leur épée plutôt que

de la mettre en service des crocheteurs de couvents et les enfonceurs de portes d'églises.

Aujourd'hui cette épée est au service de la France et l'on sait avec quelle énergie, quelle vigueur et quel génie le général catholique conduit ses soldats à la victoire.

Le general de Castelneau

La famille de Castelneau est une vieille famille catholique et le général est un des plus vaillants défenseurs de la religion. Comme le général Pau c'est un pratiquant fervent et s'il y a un Français dans toute l'armée qui donne l'exemple du patriotisme désintéressé, c'est le général de Castelneau.

Comme on le sait, le général est à la guerre avec six de ses fils. Deux déjà ont été tués et le père continue la lutte avec le patriotisme ardent qui lui inspirent ses sentiments religieux.

Plusieurs journaux et plusieurs personnages importants de la France ont les idées anti-religieuses sont connues ont déjà fléchi le genou et demandé au Dieu des armées des bénédictions et de l'assistance dans la grande bataille, afin qu'elle sorte de ces conflits plus chrétienne et plus religieuse. L'exemple de force et de génie donné par les généraux les plus entachés de cléricisme, comme disent les libres penseurs, la confiance que le général Joffre a mise en eux plutôt que dans les généraux du bloc et des fiches, sont des preuves que si la religion n'est pas le levier pour faire fortune et arriver au pouvoir, elle est une garantie certaine de droiture, de patriotisme, de dévouement et souvent de génie.

Dernièrement les dépêches annonçaient la citation à l'ordre du jour de l'armée du lieutenant de Castelneau. Ce jeune officier servait dans l'armée que commande son père. La façon héroïque dont celui-ci reçut la fatale nouvelle doit être relatée.

Le général de Castelneau dictait des ordres, quand un officier se présenta devant lui.

—Qu'y a-t-il ? demanda le général en se retournant.

—Mon général, répondit l'officier d'une voix qui tremble, votre fils Xavier vient d'être tué d'une balle au front en donnant l'assaut à l'ennemi, qui a été repoussé.

Le général reste silencieux une seconde. Puis, s'adressant à son état-major :

—Messieurs, continuons. Et il reprend la dictée de ses ordres pour le combat.

Mme de Castelneau vit, depuis le commencement de la mobilisation, dans le Midi. Ceux de ses enfants qui ne se sacrifièrent pas en ce moment à côté de leur père, sont demeurés auprès d'elle.

Lorsque survint au château la nouvelle de la mort de Xavier de Castelneau, personne n'osait en avvertir la pauvre mère. Mme de Castelneau chargea le curé de ce soin.

Le lendemain matin, à la première messe, Mme de Castelneau, selon son habitude, s'approcha de la Sainte table. Le prêtre n'a pas osé encore lui faire part de la terrible nouvelle, mais en se trouvant brusquement devant elle, il est si vivement ému que sa main qui présente l'hostie tremble comme une feuille dans le vent.

Mme de Castelneau, qui s'étonne, relève la tête, aperçoit le visage bouleversé du prêtre et comprend. Alors, à mi-voix, aussi pâle que l'hostie qu'on lui offre, aussi stoïque devant l'autel que son mari, jà-bas, sur le champ de bataille, elle demande simplement, dans un souffle : "Lequel ?"

Le comte Albert de Mun est mort ce matin à Paris

LE BRILLANT ECRIVAIN ET POLEMISTE CATHOLIQUE ETAIT AGE DE 73 ANS

Paris, 6, (Spéciale).—Le comte Albert de Mun, membre de l'Académie Française, le brillant polémiste du parti catholique, écrivain distingué, parlementaire redouté, est mort aujourd'hui à l'âge de 73 ans.

Le comte Adrien-Albert-Marie de Mun est né en 1811 à Lemigny. Il fut élève de Saint-Cyr. Il prit, en 1871 une part prépondérante à la fondation de cercles d'ouvriers catholiques et il fit à ce sujet, de redoutables conférences politiques et religieuses.

Il fut élu député de Pontivy en 1876 ; il fut invalidé puis réélu, appuya la politique de Broglie, fut de nouveau réélu en 1877, invalidé en 1878 et l'échoua en 1879. Il fon-

da alors sa revue l'Association Catholique. En 1881, il retourna à la Chambre comme député de Pontivy et, depuis, son mandat lui a été renouvelé dans le Morbihan. Dans ses dernières années, il était député de Norlaix (Finistère).

Le comte de Mun était doté d'éminentes qualités oratoires. Il a prononcé de nombreux discours, soit sur la politique, soit sur le système du socialisme chrétien et le retour à l'ancien régime des corporations, soit surtout pour la défense de l'Eglise.

Il a été élu, en 1897, membre de l'Académie Française. Il a publié un recueil de ses discours et de ses conférences.

LA GUERRE SERA LONGUE

(Du Bien Public)

La terrible guerre se continue longue, angoissante, interminable. Ceux qui espéraient un dénouement prompt du conflit, se désespèrent ; ils commencent à remettre en question la solution par le seul sort des armes pourrait bien être indéfiniment retardée. Le département de la guerre en Angleterre qui continue à envoyer des renforts aux alliés, poursuit en même temps le recrutement d'une armée de plus d'un million d'hommes. Toutefois, cette armée ne serait prête que dans dix huit mois ; et l'Angleterre estime qu'il sera alors temps de la jeter sur le champ de bataille du continent. Ceci suppose que la bataille aura duré, avec des chances diverses jusqu'à ce temps là ; à ce compte nous ferions sagement de ne pas nous créer de trompeuses illusions, et d'en prendre bravement notre parti.

Quoi qu'il en soit, l'armée des alliés continue héroïquement, non seulement à contenir le flot menaçant des hordes allemandes, mais à le refouler de plus en plus au nord de la France. La bataille se poursuit maintenant presque à la frontière des belges. Les tentons trouvent là encore, comme ils ont trouvé partout en terre ennemie, les formidables retranchements préparés par les leurs longtemps à l'avance, et dont ils ne sont délogés qu'à la pointe de la baïonnette.

De la part des allemands c'est depuis plus d'un mois, une retraite qu'ils effectuent avec un acharnement sauvage ; ça n'est pas encore une déroute. C'est si peu une déroute que les autorités militaires de France et d'Angleterre, ne rapportent qu'en termes très brefs, les faits d'arme brillants de leurs armées ; de leurs armées qui accomplissent tous les jours, et à chaque heure du jour, une tâche surhumaine qui n'a jamais été égalée sur les champs de batailles. Et pourtant, ni la France ni l'Angleterre n'ose prédire le jour où les allemands seront définitivement repoussés hors de France.

Cette heure viendra toutefois ; il n'est pas possible même qu'elle doive tarder beaucoup. Hors de France, l'ennemi continuera la lutte en Belgique, et nous prévoyons assez ce que ce sera la suprême résistance devra être. La formidable saignée opérée sur la plus valeureuse jeunesse de France, de Belgique et d'Angleterre, n'est pas prête de finir ; quand l'impenétrable ceintin laissera enfin tomber le rideau sur cette scène d'horreurs, nul ne peut dire encore combien aura été grande l'épreuve des admirables contrées de Belgique et de France.

De son côté, l'armée allemande aura été abominablement décimée tous les jours sont autant de désastres pour elle. Si formidable soit-elle, l'Allemagne devra pourtant subir à son l'invasion de son propre pays ; et malgré la lutte de désespoir qu'elle réserve à l'envahisseur, quand ses fortresses réputées impenables auront démantelées, et que les troupes alliées iront jusqu'au coeur de Berlin dicter à l'arrogant vaincu les conditions de paix, l'Allemagne éprouvera alors durement ce qu'il en coûte de troubler, par simple bravade, la paix du monde, et de bafouer la justice et la civilisation. Ce fantastique rendez-vous que, dès le début de la guerre se, donnaient à Berlin, et les troupes alliées et les hordes de Russie, aura pour conséquence la fin du cauchemar allemand et de son militarisme.

D'ici là, de lamentables catastrophes restent toujours possibles. Le bombardement de Londres que se propose d'accomplir le comte Zeppelin avec la flotte aérienne Allemande n'aura pas, espérons le, le résultat qu'en attend le farouche Guillaume.

Comme suite au récent départ de notre premier contingent canadien, le Gouvernement laisse de plus en plus s'accréditer la rumeur d'une élection générale à l'automne. Pour savoir, dit-on, si le peuple est favorable ou non à notre contribution aux guerres de l'Empire. Au fait, il est presque temps de s'en inquiéter.

Joseph Barnard.

FEMMES DE FRANCE L'ALSACIENNE

Devant la maison chère aux poutres apparentes, Corsage blanc, jupon rouge, bien tablier, Une fille d'Alsace apporte à tous, vibrantes, Les preuves qu'en Alsace on ne peut oublier. Sur ses cheveux d'or fin et sur son front d'ivoire, Comme un superbe oiseau palpitant d'infini, Est posé le grand noeud dont les ailes de moire Tremblent au vent léger que la cloche a béni. Qu'elle fasse pousser des fleurs, des fleurs sans nombre, Qu'elle ait, pour leur fraîcheur, des soins toujours nouveaux :

Il en faut aujourd'hui pour nos tombes, dans l'ombre, Peut être en faudra-t-il demain pour nos drapeaux. Et la fille d'Alsace, en gardienne sans crainte, Défend le cher passé dont son coeur a besoin Par elle, le foyer, c'est la barrière sainte Qui dit à l'étranger : "Tu n'iras pas plus loin." Par elle, à ce foyer, nous voyons sans fin luire, Soustrait au souffle impur, envieux et cruel, Ce feu qui vient de France et que la France admire, Car rien de plus sacré n'a brillé sous le ciel.

LA LORRAINE

La Moselle, parfois, en Lorraine, au passage, Parmi ses longs coteaux, dans son cours gracieux, Reflète un si charmant et si pur paysage Que, pour le croire vrai, l'on doit lever les yeux. Et la Lorraine abonde en semblables merveilles : Ses prés, ses bois ses monts sont pleins d'un air en fleur ; Son sol, plein de trésors, ses vergers, plein d'abeilles ; Ses cités, pleines d'art et de haute valeur.

Une race énergique, obstinée et pensive, Au langage un peu lent, à l'effort toujours prompt, Aime d'amour sa terre exquise et la cultive Avec cet orgueil qui maintient jeune un front. Cette race de fer a pour joyaux ses femmes. Frères dans le plaisir, fermes dans le tourment. Elles viennent à vous, droites de corps et d'âme. Et leur regard d'amour est net comme un serment. Plus d'un en son salon, plus d'un en son village, Hélas ! hélas ! hélas ! assise au fond d'un parc, Paysanne en sabots au chemin de halage, Semble ta propre nièce, ô sainte Jeanne d'Arc.

EMILE HINZELIN

A MEDITER

"Dans les balances où sont pesées les iniquités de la terre, qui nous dira le contre poids de la prière du juste et tout ce qu'emporte de crimes une seule goutte de son sang, une seule larme de ses yeux."

La dévotion à Marie est un principe de sainteté ; ayons toujours ce zèle.

L'Allemagne prise à son jeu

On annonce que le colonel du Paty de Clam vient d'être ramené du front de bataille à Paris, sérieusement blessé. Au sujet de ce vaillant officier, dont on a déjà beaucoup parlé en France, voici quelques détails inédits et pleins de valeur que nous apporte une lettre privée de la province française, justement reçue. — Vous souvenez-vous le Millerand, notre ministre de la guerre actuel, — et pour la 2^e fois, — donna un jour sa démission parce qu'on lui reprochait d'avoir rendu à Du Paty de Clam son grade de colonel, sans pouvoir donner les raisons. Or ; aujourd'hui, on sait la vérité là-dessus. Les dreyfusards avaient fait dégrader Du Paty de Clam parce que celui-ci leur était opposé. De Clam, qui savait et parlait très bien l'allemand, passa en Allemagne et fit par se mêler à l'Etat-Major allemand. Alors, il apprit des choses, qui mirent la France sur ses gardes. Il apprit, entr'autres, que les Teutons avaient décidé d'attaquer par la Belgique. — En sous main, la Belgique prévenue, se prépara à faire face à l'invasion de son territoire ; la France aussi. —

Révéler ces débats avant la guerre, c'était livrer Du Paty de Clam aux pires représailles d'ennemis sans scrupules, soutenus par la franc maçonnerie ; aussi, Millerand préféra-t-il la démission.

On voit, par ces renseignements de notre correspondant, comment avaient raison ceux qui soutenaient que "la France était avertie", et jusqu'à quel point sont dans le vrai ceux qui affirment que "Dieu a voulu éprouver la France, mais la sauver !"

LA CHUTE DE NAMUR

ELLE FUT SURTOUT L'OEUVRE DES ESPIONS

Londres, 5. — La chute de Namur, dit le correspondant du "Times", en Belgique, fut en grande partie l'oeuvre des espions allemands.

"Une des défenses principales de Namur était la Meuse, télégraphie ce correspondant. Les Allemands, aidés par leurs espions, parvinrent à ouvrir les écluses, abaissant ainsi considérablement le niveau des eaux, qui sont généralement très profondes. Grâce à cela ils purent traverser la rivière.

"Quand le commandant de la place de Namur vit qu, sans renforts, toute résistance était impossible, il essaya de rassembler aux points de défense principaux les forces dispersées dans les forts avancés, mais les espions avaient coupé les lignes souterraines du système téléphonique. Il se trouva par suite dans l'impossibilité de faire parvenir ses ordres à ses propres troupes aussi bien que de demander des renforts.

"Le résultat fut que chaque régiment fut obligé de combattre pour son propre compte, en s'achappant de Namur, et que tous subirent des pertes considérables. Si la garnison était restée à Namur, 12 heures de plus, ni un homme ni un canon n'auraient pu rejoindre les alliés. En fait des 25,000 hommes qui composaient la garnison, 12,000 seulement réussirent à s'échapper.

"Les Allemands commencèrent l'attaque de Namur avec des obusiers de 42 centimètres qui furent mis en position derrière un épais rideau de cavalerie. Les canons des forts

d'un type plus ancien, furent dans l'impossibilité de répondre. Les forts de Maizoret, de Marchvelette, d'Audoy et de Cognelee furent tous détruits et brûlés et tous les hommes de leurs garnisons périrent."

Il refuse de se battre contre les Belges

Anvers, septembre (via New-York par malle). — Un collaborateur du journal socialiste d'Anvers "De Volksgare", qui est dans l'armée belge, écrit ce qui suit :

"Jeudi dernier, nous fûmes prisonniers treize ulhans que je fus chargé, avec un groupe de compagnons, de conduire hors du champ de bataille. D'abord nous ne parlâmes pas à nos prisonniers qui ne semblaient pas non plus très loquaces. Cependant, comme je parlait l'allemand, je fut chargé de commander les prisonniers, et chemin faisant l'un d'eux commença à m'assiéger de questions dans le but de savoir où était notre armée, ce qui allait arriver aux Allemands et si les Belges étaient bien furieux contre les Allemands.

Avant de lui répondre je lui demandai qui il était et ce qu'il faisait et ainsi j'appris qu'il était officier de l'une des plus grandes unions ouvrières confères dans le mouvement ouvrier.

Je me fis connaître et il me raconta ce qui suit :

"Notre parti, dit-il, participait à une sérieuse agitation contre la guerre quand fut donné l'ordre de la mobilisation. Des assemblées sans nombre, des démonstrations orageuses eurent lieu d'un coin à l'autre du pays et notre presse publiait chaque jour de violents articles contre la guerre. Au dernier ressort, Vorwaerts fit appel à l'Empereur en faveur de la paix, mais ce fut en vain, la clique des meneurs voulait la guerre.

Je suis convaincu que c'est le Kaiser et ses satellites qui sont les premiers coupables de cette guerre entropéenne.

Il nous a fallu ensuite nous préparer à marcher en toute hâte à la frontière. Notre armée fut accueillie partout avec enthousiasme ; dans les villes on n'entendait que les cris : "A Paris, A St Pétersbourg". Nous ne savions pas où nous allions. Notre régiment fut divisé en deux à Cologne, puis nous nous rendîmes à Aix-la-Chapelle où nous passâmes deux jours.

J'avais le pressentiment que nous marchions contre la France. Nous avons appris alors que la mort de Jaurès avait causé une révolution à Paris.

Je fus horrifié en voyant que nous marchions vers la Belgique. Lorsque je constatai que c'était bien notre direction, je résolus de ne pas me battre. Non pas que j'avais peur, je ne suis pas un lâche. Si j'avais été envoyé en Russie, je me serais battu jusqu'au bout contre les soldats salariés du Tzar. Mais nous devenions les envahisseurs traités d'un pays ami et les meurtriers d'une population brave et industrieuse. En Belgique qui est le siège du socialisme international, le pays où Marx en Engels, chassés de partout, ont trouvé un refuge, dans ce pays des pionniers de la grève générale, non jamais. Et j'ai tenu parole, camarade. Je suis votre prisonnier de guerre. Ils peuvent faire de moi ce qu'ils voudront j'en suis satisfait."

Nous nous séparâmes en échangeant une poignée de mains, et il me dit qu'il souhaitait la fin prochaine de la guerre afin de reprendre son travail d'organisation ouvrière.

W. P. McBride, M. D

Bureau: Pharmacie Gallant
Résidence: J. Albert Brennan
Consultations nuit et jours